NOVALIS

Lettre bimestrielle n°59 – octobre-novembre 2015

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Littérature.

Poètes religieux et mystiques de l'Allemagne moderne.

Depuis vingt-cinq années, les poètes mystiques abondent en Allemagne. Le promoteur du mysticisme nouveau fut Frédéric Schlegel, aidé de son Frère ; les esprits étaient mûrs pour ce mouvement, qui entraîna Goethe lui-même, Élise von der Recke, de Maltitz, Deegen, Landbecker, Martyni-Laguna, Fulda, Wurkert, Schinck et Witschel, poètes éminemment religieux, suivirent les traces de Schlegel et l'exemple de Novalis, le premier des poëtes mystiques allemands. Les *Hymnes à la Nuit,* de Novalis, ne sont pas comme les chants lugubres d'Young, une triste offrande déposée sur un autel d'ossements et de squelettes ; ce n'est pas un dithyrambe en l'honneur des Ténèbres, considérées comme sœurs de la Mort ; non, la nuit, selon Novalis, en éteignant les objets extérieurs, fait valoir et ressortir cette vie de l'âme qui pénètre les plus grands mystères, révèle les merveilles secrètes, et s'insinue dans les dernières profondeurs de l'éternité. Voilà pourquoi la nuit est sainte aux yeux de Novalis ; elle lui fait mépriser l'éclat extérieur, les formes palpables et les fausses joies d'une passagère existence. Elle détruit tout ce qui est visible, et lance l'intelligence éperdue dans le royaume invisible. C'est dans cette nuit sublime qu'il voit l'amour et Dieu.[1]

NOVALIS. RETOUR DE SAXE-ANHALT.

Remerciements au Dr Gabriele Rommel.

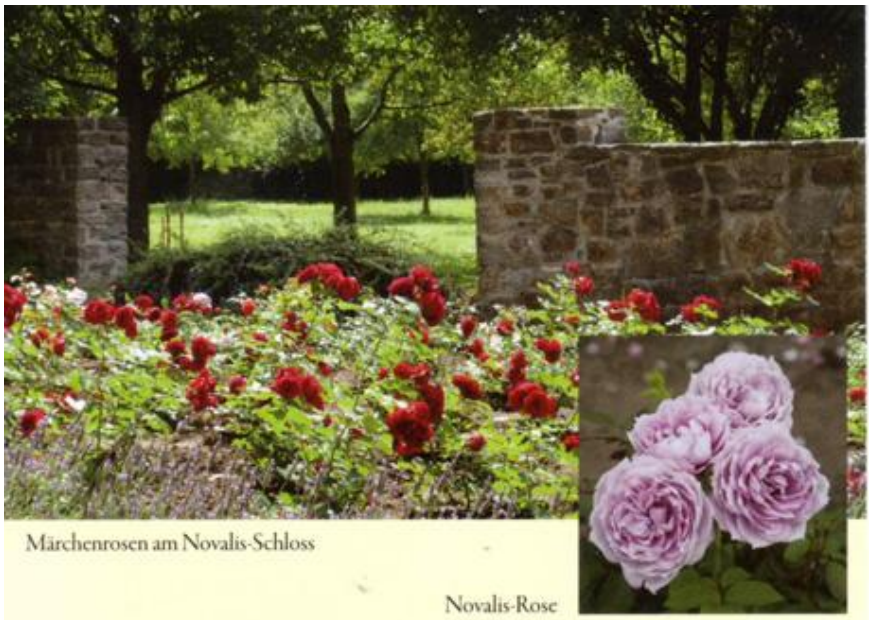
Voici 25 ans que le Dr Gabriele Rommel préside aux destinées du château familial où Friedrich von Hardenberg, *Novalis*, est né le 2 mai 1772 : à Oberwiederstedt, en Saxe-Anhalt, 25 ans qu'elle anime et coordonne toutes les manifestations qui s'y déroulent au long de l'année (colloques, expositions, publications, etc.).

[1] *Revue britannique*, février 1836, p.394.

C'est le Dr Gabriele Rommel également qui a renouvelé la *Linden-Allee* du château, entouré la vielle demeure[2] de rosiers et même imaginé la création d'une *Novalis-Rose* !

Cet anniversaire est l'occasion de la remercier pour son investissement et sa fidélité au poète romantique allemand – ainsi que pour l'accueil qu'elle m'a réservé, le 15 septembre 2015.

J.M.



Märchenrosen am Novalis-Schloss

Novalis-Rose

Novalis – Frühromantiker, Dichter, Jurist und Salinenassessor – wurde berühmt durch die *Hymnen an die Nacht* und den Roman *Heinrich von Ofterdingen*, in dem das Motiv der „blauen Blume" erstmals eine Rolle spielt. Bis in die Gegenwart inspirieren seitdem Novalis' „blaue Blume" und die Farbe Blau Literatur und Künste.

In seinem Geburtshaus Schloss Oberwiederstedt finden Sie ein interessantes Museum in einer idyllischen Umgebung von Schlosspark, Kloster und Blauem Garten.

***

Die „blaue" Novalis-Rose ist eine exklusive Neuzüchtung der Firma Kordes gemeinsam mit der Novalis-Stiftung „Wege wagen mit Novalis", der Internationalen Novalis-Gesellschaft und dem Europa-Rosarium Sangerhausen.

[2] Rappelons que sans les travaux réalisés *dès avant* la chute du Mur, par Gerald Wahrlich, le bâtiment principal serait irrémédiablement tombé en ruine. Cf. Lettre *Novalis* n°28, août-septembre 2010.

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

La Philosophie ne peut cuire du pain ; mais elle peut nous procurer Dieu, la Liberté, l'Immortalité. Laquelle donc est plus pratique, de la Philosophie ou de l'Économie ? –

La Philosophie est proprement le mal-du-pays ; le désir d'être partout chez soi. –

Nous sommes bien près de nous éveiller lorsque nous rêvons que nous rêvons. –

Le véritable Acte philosophique est l'annihilation de soi (*Selbstœdtung*) ; c'est là le réel commencement de toute Philosophie ; toutes les conditions requises pour être un Disciple de la Philosophie tendent là. Seul cet Acte correspond à toutes les conditions et caractéristiques d'une conduite transcendantale. –

Pour nous familiariser vraiment avec une vérité, nous devons d'abord lui avoir été incrédule, et avoir disputé contre elle. –

L'Homme est le Sens le plus haut de notre Planète ; l'étoile qui la relie au monde supérieur; l'œil qu'elle tourne vers le Ciel. –

La Vie est une maladie de l'esprit ; un travail stimulé par la Passion. Le Repos est propre à l'esprit. –

Notre vie n'est pas un songe, mais elle en peut devenir et deviendra peut-être un. –

Qu'est-ce que la Nature ? Un encyclopédique, systématique Index ou Plan de notre Esprit. Pourquoi nous contenterions-nous du simple Catalogue de nos Trésors ? Contemplons-les nous-mêmes, et de toutes les manières élaborons-les et usons en. –

Si notre Vie Corporelle est une combustion, notre Vie Spirituelle est le produit de la combustion (à moins que ce ne soit précisément l'inverse ?) ; la Mort, par suite, est peut-être un changement de Capacité. –

Le sommeil est pour les habitants des Planètes seulement. En un autre temps, l'homme dormira et veillera continuellement à la fois. La plus grande partie de notre Personne, de notre Humanité elle-même, dort encore d'un profond sommeil. –

Il n'y a qu'un Temple dans le monde, et ce Temple c'est le Corps de l'Homme. Rien n'est plus sacré que cette noble Forme. S'incliner devant les hommes, c'est saluer une Révélation dans la Chair. Nous touchons le Ciel, lorsque nous posons nos mains sur un Corps humain. –

L'Homme est un Soleil ; ses sens sont les Planètes. –

L'Homme a toujours exprimé quelque symbolique Philosophie de son Être dans ses Œuvres et sa Conduite ; il annonce et lui-même et son Évangile de la Nature, il est le Messie de la Nature. –

Les Plantes sont les Enfants de la Terre ; nous sommes les Enfants de l'Éther. Nos poumons sont proprement notre Racine ; nous vivons, quand nous respirons ; nous commençons notre vie en respirant. –

La Nature est une Harpe Éolienne, un instrument musical, dont les accents sont, à leur tour, les clefs de plus hautes harmonies en nous. –

Tout objet aimé est le centre d'un Paradis.

Le premier Homme est le premier Voyant spirituel ; tout lui apparaît comme Esprit. Qu'est-ce que sont les enfants, sinon des hommes primordiaux ? Le regard neuf de l'Enfant est plus riche de signification que la prévision du plus indubitable Voyant. –

Il dépend uniquement de la faiblesse de nos organes et de notre propre excitation (*Selbstberührung*), que nous ne nous voyions pas dans un monde féerique. Tous les Contes Fabuleux (*Mährchen*) sont simplement des rêves de ce monde, évoqué au foyer, qui est partout et nulle part. Les plus hautes facultés qui sont en nous, qui un jour, comme des Génies, satisferont nos désirs[3], sont, pour le moment, des Muses qui, dans notre pénible voyage, nous délassent avec de douces remembrances. –

L'Homme consiste dans le Vrai. S'il exprime le Vrai, il s'exprime lui-même. S'il trahit le Vrai, il se trahit lui-même. –

Nous ne parlons pas ici des Mensonges, mais du fait d'agir contre sa Conviction. –

Un caractère est une volonté complètement formée (*vollkommen gebildeter Wille*). –

II n'y a pas, à proprement parler, d'Infortune en ce monde. Le Bonheur et l'Infortune restent en perpétuelle balance. Toute Infortune est, pour ainsi dire, l'obstruction d'un courant, qui, après avoir surmonté cette obstruction, ne fait que se précipiter avec une plus grande force. –

L'idéal de la Moralité n'a pas de plus dangereux rival que l'idéal, de la plus grande Force, de la plus puissante vie, qu'on a aussi nommé (très faussement, à la manière dont on l'entendait) l'idéal de la grandeur poétique. C'est le maximum du sauvage ; et il a, de nos jours, gagné de nombreux prosélytes précisément parmi les plus débiles. Dans cet idéal, l'homme devient une Brute-Esprit, un Mélange, dont l'intelligence brutale a, pour les débiles, une brutale Puissance d'attraction[4]. –

L'esprit de Poésie est la lumière du matin, qui fait résonner la Statue de Memnon. –

La distinction du Philosophe et du Poète est seulement apparente, et au désavantage des deux. Elle est un signe de malaise, et d'une constitution maladive. –

Le vrai Poète possède la science infinie ; il est un véritable monde en miniature. –

Les œuvres de Klopstock font l'effet, pour la plus grande partie, de Traductions libres d'un Poète inconnu, par un Philologue de grand talent, mais sans poésie. –

Goethe est un Poète complètement pratique. Il est dans ses œuvres ce que les Anglais sont dans leurs denrées : grandement simple, net, convenable et durable. Il a fait dans la Littérature Allemande ce que Wedgwood[5] a fait dans la Manufacture Anglaise. Il a, comme les Anglais, un tour naturel pour l'Économie, et un Goût noble acquis par l'Entendement. L'un et l'autre sont

[3] Les idées de Novalis, sur ce qui a été appelé la « perfectibilité de l'homme », se fondent sur ses conceptions particulières de la constitution de la Nature matérielle et spirituelle, et sont du plus original et extraordinaire caractère. Avec notre plus grand effort, nous désespérerions d'en donner autre chose qu'une notion fausse. Il demande, par exemple, avec une gravité scientifique : Si quiconque, au souvenir du premier regard de sa bien-aimée, peut douter de la possibilité de la Magie ? (Note de Carlyle.)

[4] Carlyle, dans ses *Signes du Temps*, a développé cette vue en l'appliquant à l'art et la poésie des époques de décadence. Cf. *Essais choisis de Critique et de Morale*, pages 351, 352.

[5] Wedgwood (Josias), 1730-55, célèbre manufacturier anglais.

fort compatibles et ont une étroite affinité, au sens chimique. – Un livre comme les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister[6] peut être dit d'un bout à l'autre prosaïque et moderne. Le Romanesque tombe en ruines, la Poésie de la Nature, le Merveilleux. Le livre traite simplement de banales choses positives : la Nature et le Mysticisme sont complètement oubliés. C'est l'histoire poétisée des choses de la ville et du ménage ; le Merveilleux est expressément traité là-dedans d'imagination et d'enthousiasme. L'Athéisme artistique est l'esprit du Livre... C'est proprement un *Candide*, dirigé contre la Poésie : le Livre est notoirement sans poésie sous le rapport de l'esprit, poétique comme en est le vêtement et le corps... L'introduction de Shakespeare a presque un effet tragique. Le héros retarde le triomphe de l'Évangile de l'Économie ; et la Nature économique est finalement la vraie et la seule qui subsiste. –

Quand nous parlons du but et de l'Art observables dans les œuvres de Shakespeare, nous ne devons pas oublier que l'Art appartient à la Nature ; qu'il est, pour ainsi dire, la Nature se considérant, s'imitant et se façonnant elle-même. L'Art d'un génie bien développé est fort différent de l'Artifice de l'Entendement, de l'esprit purement raisonneur. Shakespeare n'était pas un calculateur, pas un penseur érudit, il était une âme puissante, aux dons nombreux, dont les sentiments et les œuvres, comme les produits de la Nature, portent l'empreinte d'un même esprit ; le dernier venu et le plus profond des observateurs y trouvera encore de nouvelles concordances avec l'infinie structure de l'Univers, des ressemblances avec les idées les plus récentes, des affinités avec les facultés et les sens perfectionnés de l'homme. Ils sont emblématiques, ont plusieurs significations, sont simples et inépuisables comme les produits de la Nature, et rien de moins approprié ne pourrait se dire à leur égard que ceci qu'ils sont des œuvres d'Art, dans cette acception étroite et mécanique du mot.

Le lecteur entend bien que nous offrons ces spécimens non pas comme les meilleurs qu'on puisse trouver dans les *Fragments* de Novalis, mais simplement comme les plus intelligibles. Il y aurait des choses bien plus étranges et profondes, si nous pouvions espérer les faire comprendre si peu que ce soit. Mais en examinant et réexaminant bon nombre de ces *Fragments*, nous nous trouvons emportés dans des sphères de pensée plus complexes, plus subtiles qu'aucune de celles dont nous avons ailleurs pris connaissance. Ici, nous ne pouvons pas toujours trouver notre latitude et notre longitude, pas même parfois espérer les trouver approximativement ; bien moins encore, enseigner aux autres un tel secret.

[6] [D'autres fragments de Novalis, consacrés au roman de Goethe, développent la même interprétation critique : « *Les Années d'apprentissage de Wilhem Meister* font un livre, dans une certaine mesure, complètement prosaïque et moderne. Le romantisme y est précipité vers sa perte, de même que la poésie naturelle et le merveilleux. Il n'est question que des choses humaines de la vie courante ; la nature et le mysticisme sont oubliés complètement. C'est une histoire domestique et bourgeoise poétisée… » (194).

BALLADES

ET

CHANTS POPULAIRES

(ANCIENS ET MODERNES)

DE L'ALLEMAGNE.

LE CHANTEUR.

Le chanteur marche dans un dur sentier ; son vêtement se déchire aux épines. Il traverse les fleuves et les marais, et personne ne lui tend une main secourable ; errant et solitaire, son cœur épuisé laisse échapper ses plaintes ; à peine s'il peut encore porter son luth, une douleur profonde l'a vaincu.

« Quel sort fatal est le mien ! j'erre ici-bas abandonné ; à tous j'apporte la joie et la paix ; mais personne ne partage ces biens avec moi. Par moi, tous ils se réjouissent de la vie, et eux, pour répondre aux besoins de mon cœur, ils sont avares de leurs dons !

Ils restent indifférents à mon départ comme lorsqu'ils voient s'éloigner le printemps ; lui aussi, quand il s'en va tristement, personne ne pense à le pleurer. Pleins de désir, ils regardent les fruits, ils ne savent pas que c'est lui qui les sème. Moi je sais leur créer un ciel, et pas une prière ne prononce mon nom !

Une puissance magique est enchaînée à mes lèvres. Oh ! pourquoi les liens enchanteurs de l'amour n'enlacent ils pas aussi mes mains ! Aucune femme ne se soucie du malheureux qui arrive épuisé de si loin ; quel cœur aura pitié de lui et le délivrera de sa cuisante peine ? »

Il se laisse tomber dans l'herbe haute, il s'endort les yeux humides de pleurs. Voici que le sublime esprit du chant descend dans son sein oppressé : « Oublie ce que tu as souffert ; dans peu ton fardeau ne sera plus. Ce que tu as en vain cherché dans les chaumières, tu le trouveras dans un palais.

Tu approches de la récompense ; bientôt ta course mortelle sera finie. Tes fleurs de myrte se changeront en une couronne que te donnera la main fidèle. Le cœur harmonieux est destiné à la gloire d'un trône ; le poète monte par de rudes degrés, et il devient le fils du roi ! »

Frédéric de Hardenberg Novalis.

LE VIN.

Sur les verts coteaux naquit le dieu qui nous donne le ciel. Le soleil l'a choisi pour le pénétrer avec amour de ses flammes.

Au printemps il est conçu dans le plaisir. Son tendre sein se gonfle en silence, et quand arrive l'automne, paré de ses fruits, l'enfant doré vient au jour.

Couché dans un berceau étroit, on l'enferme dans un souterrain : là il rêve de fêtes, de victoires, et se bâtit des châteaux aériens.

Que personne n'approche de lui, quand, plein de force et de jeunesse, il s'agite impatiemment et rompt tout lien et toute entrave.

Car des gardiens invisibles l'entourent pendant ses rêves ; et celui qui foule le seuil sacré est frappé par leurs lances aériennes.

Mais dès que ses ailes se déploient, il fait voir ses yeux brillants ; il laisse agir ses prêtres, il paraît quand ils l'invoquent.

Du sein obscur de son berceau il sort revêtu d'un vêtement de cristal pur. Dans sa droite il tient la rose de la concorde.

En tous lieux de gais disciples s'assemblent autour de lui, et mille bouches joyeuses balbutient des cantiques d'amour et de reconnaissance.

Sa vie secrète se répand en innombrables rayons dans le monde. L'amour boit dans sa coupe, il est son fidèle compagnon.

Esprit protecteur des âges d'or, il aima toujours le poète, qui célébra ses charmes en des chants d'ivresse.

Pour le récompenser de sa fidélité, il lui donna un droit sur toute jolie bouche, et pour qu'aucune ne s'y refuse, le dieu lui ordonne de le proclamer.

Frédéric de Hardenberg Novalis.

ÉLOGE HISTORIQUE D'ABRAHAM-GOTTLOB WERNER,

LU LE 16 MARS 1818.

Abraham-Gottlob Werner fut nommé, en 1775, professeur et inspecteur des cabinets de Freyberg, c'est-à-dire qu'il lui fut donné pour devoir de se livrer sans relâche à ce qui faisait la plus vive de ses inclinations, et qu'il fut placé dans le canton le plus propre à la satisfaire, celui de toute l'Europe qui produit le plus de variétés de minéraux et qui a été le plus anciennement percé dans tous les sens par les travaux des mineurs.

Aussi, depuis ce moment, tous ses efforts portèrent-ils sur un seul objet, sur la seule minéralogie. Mais cette science unique, fécondée par son génie, devint une science immense.

Son premier pas avait été de lui créer un langage ; le second dut être de lui donner une méthode : mais ce second pas, beaucoup plus important, était aussi beaucoup plus difficile.

Les êtres organisés ont deux bases de classification évidemment données par la nature : l'individu, résultant du concours de tous les organes à une action commune, et l'espèce, résultant des liens que la génération établit entre les individus.

Les rapprochemens[7] ultérieurs, quelque naturels que soient les rapports sur lesquels on les fonde, tiennent toujours plus ou moins aux abstractions de l'esprit.

En minéralogie, les classificateurs ont cherché vainement quelque principe qui correspondît tout-à-fait à ces premières bases. La force mystérieuse de la cristallisation est la seule qui paraisse avoir quelque ressemblance avec la force génératrice ; elle détermine de même la composition, mais dans certaines limites seulement. Des expériences toutes récentes ont fait voir qu'il y a des substances dont la vertu cristallisatrice est telle qu'elles contraignent des quantités plus considérables de substances différentes à s'asservir à leur forme ; et depuis long-temps l'on a observé, dans la nature même, que des cristaux entièrement semblables, de fer spathique, par exemple, peuvent contenir plus ou moins de fer, ou plus ou moins de chaux : comme il peut y avoir, dans deux animaux de même espèce, plus ou moins de graisse, de gélatine, ou de terre des os.

La cristallisation devrait donc être, en minéralogie, le principe fondamental de l'espèce visible ; mais, dans l'immense majorité des minéraux, la forme cristalline ne se montre, point à l'œil, et alors la composition est bien loin de pouvoir la suppléer ; car elle varie encore plus que dans les cristaux, et des mélanges impurs la souillent plus aisément.

Que faire donc ? Recourir aux propriétés liées de plus près au principe fondamental ; au clivage, qui n'en est qu'un phénomène ; à la cassure, à la dureté, à l'éclat, à l'action sur le tact, qui en sont des conséquences plus ou moins immédiates.

C'est ce que fit M. Werner, non peut-être qu'il se soit rendu nettement compte de ces raisonnemens ; mais par cette sorte d'instinct délicat qui était le caractère particulier de son génie. Il a l'air d'avouer la composition identique des molécules comme principe des espèces et comme point de départ ; peut-être même que, dans sa bonhomie, il croyait partir de là : mais il ne l'applique en réalité que dans les cas où elle est en accord constant avec les propriétés extérieures ; partout ailleurs c'est sur ces propriétés qu'il établit ses distributions, laissant l'analyse se mettre en harmonie avec elles, quand elle le pourra. Toutes les pierres onctueuses, par exemple, se rangent sous le genre magnésien, bien que plusieurs d'entre elles contiennent plus d'argile ou de silice que de magnésie. Il portait cette règle si loin, qu'il s'est toujours obstiné à laisser le diamant parmi les pierres siliceuses, malgré les expériences incontestables qui prouvent que cette gemme n'est qu'une

[7] [L'orthographe ancienne du document est conservée].

cristallisation de charbon. Ce qui est plus singulier, c'est que, parmi toutes ces propriétés extérieures, celle qu'il considérait le moins c'était la plus fondamentale de toutes, la forme cristalline.

Il est vrai que ses travaux commencèrent dix ans avant les premiers essais de M. Haüy, et par conséquent près de trente ans avant les admirables développemens qu'a reçus la doctrine de ce grand minéralogiste ; et M. Werner, de son côté, a fait faire à la science des progrès si remarquables, qu'on l'excusera aisément de n'avoir pas suivi tous ceux qu'elle a dus à ses émules : mais, ce qui est inexcusable, c'est que, par un zèle mal entendu et qu'il désavoue à toute occasion, quelques-uns de ses élèves ont voulu déprimer un ordre de vérités qu'il leur avait trop peu fait connaître.

C'est le contraire que l'on aurait dû faire ; il fallait réunir et combiner les résultats des deux méthodes : loin d'être opposées, elles ont absolument le même esprit, ne sont, en réalité, que deux branches d'un seul tronc. L'une et l'autre, sans contester que les espèces ne puissent dépendre, à quelques égards, de la composition, les établissent cependant sans trop consulter la chimie : elles leur supposent, au moins tacitement, un principe d'individualité qui n'est pas inhérent à leur seule matière. La chimie reproche à l'une et à l'autre d'établir quelquefois gratuitement ces espèces ; et cependant elle est obligée d'avouer que l'une et l'autre l'ont souvent prévenue, en lui indiquant des distinctions de substances dont elle n'a pu rendre raison qu'après coup par ses analyses, La seule différence, c'est que chacun de ces deux grands minéralogistes accorde une prépondérance plus exclusive aux caractères qu'il a le plus étudiés.

M. Haüy, en regardant la cristallisation comme seule digne d'être mise en ligne vis-à-vis de l'analyse, recourt à des moyens plus rigoureux, plus savans, mais auxquels beaucoup de substances échappent.

Werner, en admettant au même privilège des propriétés subordonnées, embrasse plus aisément l'universalité des minéraux ; mais il passe par-dessus ce que leur nature a de plus profond et de plus mystérieux ; et dans le conflit des deux méthodes, lorsqu'il veut opposer ces propriétés subordonnées, non plus seulement à l'analyse, mais à la cristallisation elle-même, il a presque toujours le dessous, condamné par la loi fondamentale, dont celles qu'il a cru pouvoir employer ne sont que des corollaires.

M. Werner avait donc imaginé un langage pour décrire les minéraux ; il les avait distribués ; il avait assigné à chacun d'eux leurs caractères distinctifs, et avait constitué ainsi une minéralogie

proprement dite, ou ce qu'il appelait *oryctognosie*[8], connaissance des fossiles.

L'histoire de leur arrangement sur le globe, ou ce qu'il nommait *géognosie,* connaissance de la terre, fut le troisième point de vue sous lequel il les considéra.

En effet, la terre est composée de masses minérales, et les observateurs modernes se sont assurés que ces masses ne sont pas jetées au hasard.

[À suivre]

HENRI BLAZE de BURY



Henri Blaze de Bury (1818-1888).

C'est le jeune Blaze de Bury qui nous intéresse ici, et sa passion de toute une vie pour la culture germanique, la musique d'abord, mais aussi la littérature allemande qui lui inspira en 1868 ses *Écrivains*

[8] [Selon la définition de Littré, l'*oryctognosie* est la « partie de l'histoire naturelle qui apprend à connaître et à distinguer les minéraux. »]

modernes de l'Allemagne où un chapitre se trouve consacré à Novalis – au jeune Blaze, donc, qui découvrit à 21 ans, peu après Xavier Marmier – de dix ans son aîné –, l'œuvre de Novalis en Thuringe même[9], qui resta fidèle tout au long de sa vie au poète romantique allemand – à qui il consacra aussi un très beau poème[10]. Le présent extrait est particulièrement exemplaire de la *Réception de Novalis en France*.

LES

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE

PAR

H. BLAZE DE BURY

NOVALIS

On sait de quel ordre d'idées naquit, vers les premières années du siècle, le mouvement romantique en Allemagne ; l'étude des anciens, jointe à l'esprit critique du protestantisme, avait, sinon complètement détruit, du moins

[9] Voici ce qu'écrit de lui *La Revue de Paris*, en 1922 : « En 1839 le jeune Henri Blaze partit pour Weimar. Fort bien accueilli à la petite cour du duc, il parcourut les lieux hantés par le dieu Goethe, visita sa maison, toucha ses papiers et, converti à la foi nouvelle, devint, depuis cette heure, un des fervents du culte. C'est alors qu'il donna une excellente traduction de Faust. La publication d'une correspondance inédite de Goethe, qu'Henri Blaze dépouilla dans la patrie du maître, les séjours auprès du vieux chancelier de Müller, l'entraînèrent encore vers une série d'études sur la littérature d'outre-Rhin, études fort nouvelles à cette époque ; car disons-le à son honneur, Henri Blaze fut un des premiers à parler de Novalis en France et à étudier les Frédérique Brion, les Bettina [von Arnim] et les La [Caroline de] Gunderode. Sa traduction de *Faust* [en 1859] lui valut du duc de Saxe-Weimar le titre de baron ; il joignit à cette date le nom de Bury – qui appartenait à sa mère – au sien. « Les Blaze de Bury et l'Autriche », *La Revue de Paris*, juillet-août 1922, pp.126-127.

[10] Henri Blaze de Bury, « Novalis », *La Revue de Paris*, avril 1842. Cf. Lettre *Novalis*, n°19, février-mars 2009.

fortement compromis ce que j'appellerai l'élément naïf dans la poésie. Les esprits éminents de l'époque, Tieck et Novalis à leur tête, sentirent qu'il fallait réagir, et soudain à l'antiquité on opposa le moyen âge, à l'art réel et qui a conscience de sa force et de sa beauté, l'art qui s'ignore, l'art populaire, l'art naïf. Ce fut alors l'époque des fabliaux et des légendes tirés du merveilleux. Les caractères humains agissant dans un but humain et conséquent, disparurent ; la nature devint un théâtre d'illusions et de fantasmagories, de scènes occultes représentées par des ombres insaisissables défilant au demi-jour d'un mystérieux crépuscule, et flottant sans pesanteur au gré de leurs aspirations infinies ; en un mot, le monde poétique ne fut pour un moment qu'une immense nuit de Walpurgis où la Fantaisie mena sa ronde au clair de lune avec les Fées, se roula dans le cristal des sources avec l'Ondine et les Naïades, et dans la flamme vive avec la Salamandre. Que de muses charmantes ce réveil d'une mythologie si féconde attira ! et parmi celles qui s'attardèrent autour du merveilleux miroir combien se laissèrent aller à prendre le reflet pour l'image, le moyen âge de convention et de théorie pour le véritable, pour le moyen âge de fait ! Je ne parle pas de Tieck, qui devait, après les temps de délire, aborder par ses nouvelles un monde plus positif, d'où l'on aurait tort cependant de conclure qu'il soit homme à se faire faute, même aujourd'hui, d'une libre escapade au pays des anciens rêves. Je parle encore moins de Uhland, esprit méthodique et froid dont l'inspiration, en cette sphère du moyen âge qu'elle hante volontiers, a toujours choisi la zone plus éclairée, le fond lumineux dont le profil humain se détache. Mais n'est-il pas permis de penser que des natures délicates comme l'étaient Novalis, par exemple, et ce Wackenrœder, qui se rêvait le contemporain de Raphaël, que de pareilles natures, disons-nous, durent, par l'effet de leur illuminisme, se croire pour un moment au sein de cette existence dont le seul mirage les enivrait ? A ce point de vue, tous deux sont morts à temps. Au moment où l'auteur des *Méditations d'un Solitaire cloîtré* et le chantre aimé de *Henri d'Ofterdingen* quittèrent le monde, l'illusion de leur vie était en pleine efflorescence. Ce qu'il serait advenu s'ils eussent survécu à l'heure enthousiaste, on l'ignore. Peut-être auraient-ils persisté, au risque de passer pour retardataires aux yeux de la génération nouvelle ; peut-être aussi se fussent-ils jetés à corps perdu dans les tendances humanitaires et socialistes, ainsi qu'il arrive à Bettina. Trop souvent, de nos jours, le socialisme n'est qu'un romantisme qui grisonne. Toujours est-il qu'il y avait chez certains des coryphées du mouvement rétrospectif en Allemagne un élément naïf qui, même encore aujourd'hui, se perpétue. De là toute une filiation de muses gracieuses et discrètes,

la plupart ignorées du monde et cultivant le germe transmis dans un coin de la Souabe ou de la Thuringe, de la Silésie ou de la Marche. – Ne vous est-il jamais arrivé, en parcourant les galeries d'un château, de remarquer parmi les portraits de famille la figure élégante et douce d'un jeune homme dont l'expression mélancolique vous indique d'avance la fin prématurée ? Vous descendez au jardin et, voyant des enfants s'ébattre sur les pelouses, il vous semble reconnaître en eux quelque chose de l'air et des traits de l'aïeul adolescent. Ainsi, dans ces physionomies romantiques qui se détachent, non sans charme, sur le fond du tableau contemporain, je crois surprendre un peu du son de voix et du profil de Novalis. Pour ceux-là, nous l'avouons, les événements n'ont pas marché ; il s'agit bien, en vérité, de tendances industrielles et de libéralisme ! que leur importe l'ère constitutionnelle qui date de Juillet [1830] ? Parlez-leur de la source vive au fond du bois et du monde merveilleux qui l'habite, parlez-leur des rapports de l'esprit avec la nature, de cette harmonie élémentaire que le christianisme a rompue. Le poète donne à la nature un œil spirituel pour qu'elle voie, il lui donne une bouche pour qu'elle parle, il remet l'être humain en communauté avec le soleil et la terre, avec les plantes et les bois, et souffle en nous ce sentiment d'épouvante sacrée que l'aspect du beau inspire au sage de Platon.

Le mineur est d'ordinaire un enfant de la Bohême qu'une irrésistible vocation entraîne vers les secrets de la nature ; une curiosité sans bornes, la fièvre dévorante de connaître, le prend au sortir du berceau et ne lui laisse plus de trêve. Il veut savoir quelles richesses contiennent les montagnes de granit dans leurs entrailles, où filtrent les gouttes de cristal dont les sources vives s'alimentent, où dorment les masses d'or et d'argent, où flamboient les pierres précieuses dont le regard fascine les hommes. Le dimanche, après l'office, il s'attarde à plaisir devant l'autel et demande aux vases sacrés des nouvelles de leur origine. Souvent on lui a dit que ces trésors venaient de lointains climats, et toujours il s'étonne que nos contrées n'en produisent point de semblables. Les questions qu'il s'adresse lui-même là-dessus ne tarissent pas. Les montagnes seraient-elles donc si vastes et si profondes, la nature en eût-elle si puissamment défendu l'entrée au dehors, si des richesses innombrables ne s'amoncelaient au-dedans ? et lui-même, dans ses excursions solitaires à travers les rochers, n'a-t-il pas trouvé des pierres transparentes et jaspées, échantillons vulgaires d'autres joyaux plus précieux ? Les montagnes n'ont pas une fente qu'il ne visite ; il grimpe dans les crevasses, pénètre dans les grottes et ne se sent pas d'aise aussi souvent qu'il lui arrive de se trouver seul, égaré,

perdu dans quelque immensité souterraine au milieu des cascades qui murmurent et des girandoles de stalactites. Un beau jour, cependant, il rencontre un étranger qui l'invite à prendre l'état de mineur, et lui donne par là le secret d'apaiser la curiosité qui le dévore. Les montagnes ne manquent pas en Bohème ; il descend le cours du fleuve, et se trouve bientôt en présence d'une mine qu'on exploite, d'une de ces vastes fourmilières où des hommes armés de lampes sourdes pullulent comme des insectes lumineux. Le camarade annonce au maître mineur le projet qu'il a de s'enrôler dans la confrérie ; on l'accueille avec joie, on l'équipe, et le voilà vêtu de la casaque grise, muni d'une lanterne, qui se laisse glisser dans le gouffre, non sans avoir d'avance prié Dieu de le préserver des assauts et des maléfices des Esprits souterrains. Il traverse des sentiers nombreux, d'inextricables labyrinthes, interrogeant toujours son guide, qui ne se lasse pas de répondre à ses questions. Plus il s'éloigne du sol des vivants, plus il s'avance dans la profondeur et les ténèbres, plus son contentement augmente ; il entend sourdre l'eau, dont le murmure se mêle au bruit monotone et lointain de ses frères qui travaillent. Il touche au comble de ses vœux ; satisfaction étrange d'un besoin instinctif, joie unique puisée en des éléments sympathiques à notre propre nature, en des travaux pour lesquels nous sommes nés, vers lesquels nous nous sentons portés d'enfance ; volupté bizarre qu'on ne saurait expliquer ni décrire !

A force d'épreuves et de travaux, l'ouvrier mineur se distingue, et peu à peu gagne la bienveillance du maître, qui lui ouvre la porte de sa maison. Là respire une douce enfant de quinze ans, pleine de grâce et d'innocence, une de ces blondes filles d'Allemagne, au front pur, à l'œil bleu comme le ciel, au regard transparent. Les deux jeunes gens s'accoutument l'un à l'autre : on se voit tous les jours, on cause, on rit ensemble ; enfin, un soir, au puits, leurs mains se rencontrent, et les paroles de tendresse coulent d'elles-mêmes ; on convient alors de tout dire au vieillard, qui reçoit l'aveu d'un air de mansuétude, et promet d'unir sa fille à l'ouvrier mineur, dès que celui-ci aura conquis ses titres et ses grades dans la carrière. Le jour ne se fait pas attendre. Bientôt la jeune apprenti découvre une riche veine dans la mine, et reçoit du grand-duc de Bohème, en récompense, une chaîne d'or, accompagnée du diplôme qui lui assure la survivance du vieillard dans les fonctions de maître des mines de l'État. Le père, de son côté, tient sa parole ; on célèbre la fête en plein air, et les bénédictions de toute la confrérie conduisent les deux époux jusqu'au seuil de la chambrette nuptiale.

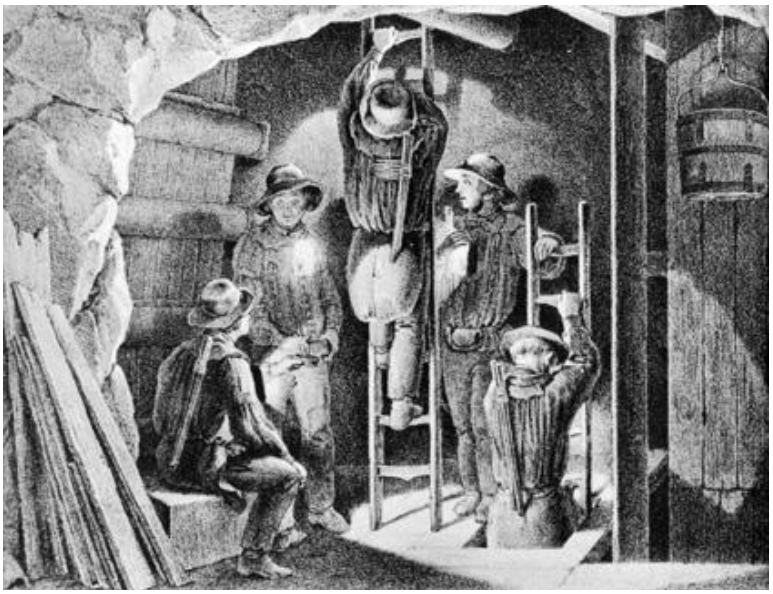


Le constant voisinage du danger inspire au mineur comme au pilote le respect des choses saintes, le culte de la Providence. Rien n'élève le cœur humain comme l'abîme. Né pauvre, le mineur s'en retourne comme il est venu : il lui suffit de savoir où gisent les puissances métalliques, et d'aider à les extraire de leurs sombres cavernes. Insensible à l'éclat qui fascine le monde, il se réjouit plus de leurs formes bizarres, du merveilleux dont s'entoure leur origine, que de leur possession si convoitée. Une fois transformés par la flamme et le marteau, l'or et l'argent cessent de l'attirer, et ces trésors, qu'il arrache aux entrailles de la terre au prix de sa sueur et de sa vie, ne sont plus à ses yeux que des marchandises dont il dédaigne de suivre le cours.

Ni les passions de la vie ni le tumulte du monde n'affectent son âme, que le désir de connaître occupe seul. Par moments, le souvenir de sa famille et de ses amis lui revient, comme pour lui rappeler son origine et que d'impérissables liens le rattachent à cette humanité qui s'agite au soleil ; là s'arrêtent ses distractions, car l'élan intérieur qui l'entraîne ne permet pas qu'il s'oublie en d'inutiles pensées. Il a affaire à une terrible puissance, à des forces âpres et mystérieuses, dont son travail incessant, une vigilance de toutes les heures, peuvent seuls venir à bout. Mais aussi quelle fleur précieuse s'épanouit pour lui au fond de ses thébaïdes souterraines ! l'amour religieux, l'amour divin, une foi sincère et cordiale en cette Providence dont la sollicitude s'étend sur ses jours, et qu'il adore dans ce crucifix de bois où ses yeux baignés de larmes se reposent si souvent aux lueurs de la lampe ! Et puis ne voit-il pas dans son art le symbole de l'existence ? Ici, la veine est ouverte et facile, mais

pauvre ; plus loin, le roc la presse en quelque gorge étroite, en quelque fente de chétive apparence, et là justement abondent les trésors. Chemin faisant, elle rencontre d'autres veines moins nobles, s'égare au milieu d'elles, et va s'appauvrissant jusqu'à ce qu'un filon fraternel s'associe à son cours, et rehausse à l'instant sa valeur. Souvent elle se brise en mille branches ; mais le mineur patient poursuit son but sans se laisser distraire, et découvre, en récompense de son zèle, toute une étendue de bon rapport. Une branche trompeuse le détourne-t-elle du vrai sentier, il reconnaît sa faute, et coupe hardiment en travers jusqu'à ce qu'il retrouve la veine légitime et féconde. L'homme des mines étudie ainsi la destinée, se familiarise avec tous ses caprices, et demeure à la fois convaincu que le travail et la persévérance sont les seuls moyens infaillibles pour se la soumettre et conquérir les trésors qu'elle défend avec obstination. Comme on pense, les mineurs ne manquent pas de refrains joyeux, de vives et charmantes poésies, de romans colorés et pittoresques. Leur vocation elle-même les porte à chanter, et la musique est la compagne bienvenue de leurs travaux. Tel lied qu'on entonne gaiement vaut un coup de bon vin pour la joie et la santé qui en reviennent au cœur. La musique est la prière des gens qui travaillent au sein de l'abîme. Elle leur rappelle leurs souvenir d'en haut, leurs espérances les plus douces, tout, jusqu'à leurs amours, jusqu'à leurs illusions, car elle éclaire leur solitude souterraine avec le rayon le plus pur du soleil de la patrie.

[À suivre]



Les deux gravures de Baessler sont extraites du *Novalis* de Pierre Garnier, Pierre Seghers Éditeur, 1962.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1er novembre 1900. Volume 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. Volume 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. Volume 4 : Eugène Lerminier, Extrait *d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. Volume 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. Volume 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. Volume 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. Volume 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. Volume 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. Volume 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Fréderic de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. Volume 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. Volume 12 : Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. Volume 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. Volume 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. Volume 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. Volume 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde*, *Revue de Bordeaux*, 1836. Volume 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. Volume 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. Volume 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. Volume 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. Volume 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. Volume 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. Volume 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. Volume 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. Volume 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis», « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. Volume 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. Volume 27 : Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Retour de Saxe-Anhalt, Oberwiederstedt : *Remerciements au Dr Gabriele Rommel*, 15 septembre 2015.
- Thomas Carlyle, « Novalis », *in Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Deux poèmes de Novalis – « Le Chanteur », « Le Vin », *in Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, Paris, 1841.
- « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner » (suite), lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier.
- Henri Blaze de Bury, « Novalis », *in Les Écrivains modernes de l'Allemagne*, Paris, 1868.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-15



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*
http://editionenligne.moncelon.fr
Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2015